

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

Départements :

4 fr. par semestre

E.-B. LAHAUME

Cours Lafayette, 5

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

GUIGNOL MATÉRIALISTE

Gn'a tout de même de gones qu'ont bigrement de malice et de caboches pontelées un peu chardement, que la médée de leur jugeotte est nette et leur mequié d'aplomb. C'est ben sûr que nous sons dans un siècle de progrès, le chelu bluisant de la science ébornicle nos chassiss, la tisonnasse de la fille-à-sophie ne rechauffe nos interrigences, le pique-feu de la pensée ne fourgonne les idées du monde. Tous les jors on bougrasse de z'éventions canantes, de télégraphes, de vapeur, de lois, de jorns, de crevalesscières, et celera, et celera. Mais depuis quèque temps gn'a z'une evention que n'a z'éte manigancé par de professeur, de plumassiers, que n'est ben la plus pharamineuse de toutes. C'est la matière-à-lisse, un nom chenu pour de canezards, t'y pas? Moi, j'y ai gobé illico; j'ai avalé le gorgeon sans barguigner et j'ai biché l'hameçon, nom d'un rat!

Savez-vous t'y ça que c'est que la matière-à-lisse? Vous ne vous imaginez p't'être que ce n'est de soye ou de coton pour de remisses ou de mailons? Ah ouiche, c'est pas une machinance pour la Jacquard; velà l'affaire :

Mes pauvres t'amis, ceusses que vous ont indiqués, que vous ont cogné dans la comprenette que

vous n'êtes de gones avé un corps et une âme, que vous ont détrancanné que vous n'avez de cœur, de conscience, de sentiments, que gn'a z'un Guieu, et pis la vie éternelle, ne sont de filous que n'ont agraffé vos pécutiaux. Vos p'pas, vos m'mans, vos grands ne sont de bugnasses, de vieilles couennes de l'ancien temps que bajaffiont, que debobinont de vartigoleries que vous ont fait piautrer dans le gaillot de la bêtise, la boutasse de l'erreur. Faut vivement vous depatrouiller de tout ça. Tas de benonis, vous ne vous êtes imaginés que ce n'était de vérité pour de vrai? Ah! ah! c'est que de frimes, toutes ces gognandises. On y a levé toutes ces pièces que se tramaient sus les mequiés et à present ce n'esse tout changé. Vous n'êtes, mes petits frangins, rien que de matière, de saloperie, de fantômes colagulés, comme on y appelle, pas aute chose. De z'âmes? n'avez-vous quèquefois reluqué de z'âmes? quoi que c'est, ces bêtes? De Père éternel? qué blague! De bon Guieu? ousqu'y n'est, ce gone, qu'on appinche sa frimousse; ce n'est pour ficher la favette aux miaillons et faire tomber en bouze les vieilles fumelles. De vie éternelle? oh là, là! mes boyes n'en gassent dans ma basanne et je va m'en éclaper à feurce de rire. De conscience, de vartu, de sentiments, tout ça c'est de revasseries pour embobiner le monde. Gn'a pus de tout ça; c'était pas à l'alignement, ça n'empêchait de circulement, on y a fiché à bas avé les vieilles baragues. Nous sons

tous comme de toutous et de cayons, un cuchon de viande, de z'os, de piau et de poils; les monarcles, les parfaits, les menistres, vous, toi, lui, moi, quand nous sons crevognés, collés dans note panneau de sapin, nous sons s'lement de charognes et velà tout.

Hein, c'est commode c'te affaire? De cette manière, gn'y a pas de besoin de s'aligner pour ben faire. Ceusses que se saraboulent le coquelichon, que se sigrolent la coloquinte pour n'être toujours z'honnêtes, braves comme de saints de bois, doux comme de soupe de pape, et ceusses que petafinent leur robe d'innocence, font de pieds-fillis et de z'impanissures à la porbité, c'est pace que leurs fantômes sont pas colagulés la même chose. Ceusses que briffent le St-Frusquin des pauvres gensses, que se sansouillent dans la bassine du vice, que bambannent de partout leurs fumerons en faisant la bobé, que n'ont de ses flemes que les agraffent le lundi et les lachent que le dimanche soir, que ne grimpotent le cabelot des z'honneurs et de l'irréputance en ramiant de z'escalins sans travailler, et pis ceusses, comme moi, que chinent sans débranler tant que dure dure, se délavorent la fège pour chiquer un brin de pain et de légumes, sont feurcés de se grabotter le menillon pour se faire rire de fois que gn'a, se font de bosses tous les trente du mois de février, c'est pace qu'y z'ont pas de tempéraments insemblables. Les voleurs, les piqueurs d'once, les assassineurs, les em-

FEUILLETON de la MARIONNETTE

DIALOGUE DES MORTS

Corneille. — Dites donc, Racine, ne trouvez-vous pas que ce Shakespeare a de la chance?

Racine. — Mais oui, pas mal.

Corneille. — Pas mal, je vous trouve modeste, — voilà un gaillard qu'on ne connaissait pas de notre temps et qui aujourd'hui occupe, presque à lui seul, la scène Française: *Hamlet*, le roi *Léar*, *Roméo et Juliette*, on le traduit en vers, on le met en musique, jamais on n'a fait pareille fête à nos œuvres, et cependant...

Racine. — Cependant nous ne sommes pas les premiers venus, ce me semble: votre *Cid*, votre *Cinna*, vos *Horaces*.

Corneille. — Que dites-vous là, confrère, et votre *Phèdre*, votre *Andromaque*, votre *Athalie*.

Molière. — Ne sont pas œuvres à dédaigner, mes maîtres?

Racine. — Tiens, ce brave Poquelin, — comment va?

Molière. — Heu, heu!

Corneille. — Allons, ne vous plaignez pas, vous êtes encore le plus robuste de nous tous, et vos pièces tiennent souvent l'affiche au théâtre Français, — que, du reste, on appelle votre maison.

Molière. — Oh! n'exagérons rien, on me joue de temps à autre, à l'anniversaire de ma naissance et de ma mort, voilà tout. — Du reste, je viens de rencontrer un petit monsieur assez drôlement mis qui me dit qu'on me trouverait *bassinant* aujourd'hui.

Corneille. — *Bassinant*? Qu'est-ce que c'est que ça; — Thomas, connais tu ce mot là?

Thomas Corneille. — Non du tout: attends, voilà *Beaumarchais*, il doit le savoir.

Beaumarchais. — Qu'y a-t-il pour votre service, mes amis?

Racine. — On voudrait connaître la signification du mot *bassinant*.

Beaumarchais. — *Bassinant*! *bassinant*!

Léon Rossignol. — Comment, mes maîtres, vous en êtes encore là? — *Bassinant* veut dire: *crevant, sciant, canulant, embêtant, ennuyeux*.

Corneille. — Bien, bien, j'ai compris. — Quel garçon instruit que ce jeune homme? Vous deviez occuper une place importante dans la littérature moderne.

Léon Rossignol. — Mais oui, j'ai publié dans le *Tintamarre* quelques articles assez réussis.

Racine. — Ah! le *Tintamarre*?

Léon Rossignol. — Mon Dieu oui, un journal excès-

sivement gai, dans lequel on mettait par exemple des choses comme celle-ci :

— Quelle différence y a-t-il entre une rosière et un cheval de course?

Ah! vous donnez votre langue aux lapins? C'est que le cheval de course se couronne sur les genoux et la rosière sur la tête.

Beaumarchais. — Très spirituel, en effet. Tiens, voilà *Homère* et son chien.

Tous. — Salut, ô vénérable vieillard.

Homère. — J'entends, ô mes fils, que vous vous plaignez du dédain et de l'indifférence dans lequel les mortels laissent vos œuvres. — Mais quelle douleur peut-être comparable à la mienne, en voyant avec quelle profanation on traite mes héros? Mon *Achille* aux pieds légers, mon *Agamemnon* le roi des rois, mon *Ajax* fils de *Télamon*, et tant d'autres. Savez-vous ce qu'ils en ont fait? des personnages de foire grotesquement affublés qui viennent chanter sur la scène des couplets burlesques?

Léon Rossignol. — Comme: *bu qui s'avance*.

Homère. — Tu l'as dit, jeune homme: *Bu qui s'avance, un mari sage est en voyage*, que sais-je encore! n'est-ce pas une indignité d'arranger ainsi des chefs-d'œuvre? On voit à présent un drôle de temps: Tenez laissez-moi, que j'aïlle me couvrir la tête de cendres. — Psitt! par ici, *Azor*!

Léon Rossignol. — Pauvre vieux!

ROB-ROY.

boconneurs, Joannon, Dumollard et les autres conséquents, y n'ont z'obéi à la nature que les avait regani-és comme ça. Y ne sont pas incouppables, t'y pas? Faut pas les embêter ces belins, c'est leur matière qu'est un brin recarcitrante, la gail-larde.

Aussi à présent, je m'en fiche, j'ai z'assez resté à cacabozon sus le chemin de la misère, je n'ai manigancé un plan, attends voir; je vas me re-quinquer un peu, me retourner le casaquin, je me rebiffe, nom d'un chien! tant pis pour ceusses que n'auront de z'éclaboussures, je vas marcher juste le long de la rase du Code Pénal, je serai ça qu'on appelle filou, banquier à la petite semaine, je n'arquepinçerai les piastres de ceusses que je pourrai, je ferai gober de menteries, je me bas-souillerai dans le gaillet des sept péchés capitaux; porvu que le Procureur chef me pince pas et que la m'man Justice ne s'amène pas avè ses balan-ces, tout le restant, ça m'est z'égal: c'est ma ma-tière que m' embête, ça m'arregarde pas. Les parents, Madelon, les t'amis, Gnafron, vous au-tes, tas de cancornes, tas de gognants de liseurs, je connais pus personne que ma bedaine, mes gui-boles, mon pif, ma margoulette et le reste à qui que faut que je donne satisfasson. Quand je n'au-rai piqué ma tête dans le grand trou, eh ben! tant mieux, je sarvirai à fumer les ratabouts et les melons; que doit c que viendra m'embêter? pisqu'y gn'a pas de Guieu, ni d'impunitions pour ceusses qu'auront grafigné la moralisance, ni de primes et de couronnes pour ceusses que n'auront aeu de z'idées de faire marcher la pédale droit, raide, et que n'auront devité la bobine de la vie sans qu'elle s'éboye sus les bords. Et si je n'ai de z'enfants, j'n'auront pas de besoin de s'escanner dans le jardin des tordus apporter de bouquets de z'immortelles sus ma carcasse, pisque les z'arti-sons ne l'auront déchicotté et que gn'aura pus de Guignol, ni sur la terre, ni ayeurs....

... Portant, me semble ben que n'y a dans le fin fond de me n'estôme quéque chose que gigau-de, que brandigolle et que me sigrolle et me fait tout patraque quand je n'ai fait de déchirure à la vartu, mais que me fait tout guilleret, tout ben aise si je n'ai apondu les fils de la porbité, ce n'est p't'être la conscience; et pis c'est pas possible que ceusses que n'ont pas lâché la traillé du travail, que se sont garés des entortillements du vice, ne soyent sur la même ranche que les guerdins que se torchent le bec de ça qu'est le Devoir.

Et encore là, z'enfants, quand vous n'allez à Loyasse ou à la Madeleine voir les anciens et vos grands, vous ne vous maginez ben qu'y ne reste encore quéque chose d'eusses et qu'y ne vous sur-veyent de quéque endroit. Ça vous fait penser que faudra un jour que la pièce de vote existence ne soye rendue au grand magasin. Gn'aura pas de riches ou de pauvres, de z'honnêtes ou de filous, faudra tous n'y passer et enfourner la grande ves-te sans manches. Un de ces quatre matins faudra recevoir la tatouille de la Camarde que vous allon-gera un atout avè sa cheville à tourner devant; s'agira pas de tortiller, faudra avaler l'arrête, et elle ne se fourre toujours en travers la corgnole.

Et pis, c'est pas tout, le grand teneur de livres s'ahoulera pour reluquer les registres; gare à ceux que seront pas en règle. Tout ça c'est de vrai, le reste c'est de bêtises et de z'éventions d'une tripot-ée de galavards que se fichent de nous et que vodriont nous faire bicher de seringues pour de lanternes.

GUIGNOL.

I

Vocation naissante.

Un jour sur ma fenêtre un papillon fut pris.
— Qu'il est beau! Je le veux! dit ma petite fil le;
Vois quel soyeux tissu, quel riche coloris! —
Et, prononçant ces mots, son œil s'anime et brille.

Puis elle prend l'insecte, et l'admire, et babille;
Ce sont des mots sans suite entrecoupés de cris:
— Là! reste auprès de moi, je serai bien gentille,
Car je t'aime!... O bonheur! je crois qu'il m'a compris!

Mais, tout à coup, l'enfant devient triste et murmure:
— Il n'est rien d'aussi beau dans toute la nature!
Oh! que je voudrais bien devenir comme toi!

— Mauvaise! répondis-je, ah! garde ta mantille,
Et sache du bon Dieu la merveilleuse loi:
Hier, ce papillon était une chenille! —

II

Vocation décidée.

J'ai seize ans, je suis belle, et, pauvre paysanne,
On me parle souvent d'aven r... Songeons-y.
Dois-je épou-er le gars que mon père a choisi?
Ou, comme la Cora, serai-je courtisane?

Ici, quel beau destin! j'en ai le cœur saisi:
Solitude au logis, — chasteté de Suzanne; —
Gr. sseuse tous les ans, — le lit et la tisane; —
Des propos grossiers, — du pain noir et moisi! —

Là, loge à l'opéra, chalets à la campagne,
Bruyante cour, soupers, effluves de champagne;
Dentelles et velours, mon Dieu! que sais-je encor!

Hommages délicats, et pouvoir qui nous cède!...
Allons, c'est décidé, je me vends! Vive l'or!
Rester honnête femme est un métier de laide.

III

Sine qua non.

Elle a dix-huit ans; on ne peut trouver
Beauté plus suave et plus accomplie!
Elle a des appas qui vous font rêver
Aux marbres d'Eros, aux fleurs d'Idalie.

Au cœur ses grands yeux viennent se graver;
En un mot, mon fils, elle est si jolie,
Que dès qu'on la voit il faut se sauver...
Ou bien l'adorer jusqu'à la folie!

Je ne suis pas mal avec ses parents:
La veux-tu pour femme? Elle a des talents,
Du cœur, de l'esprit, elle est vive et douce;

Cela doit piquer ton ambition? —
Mais le fils frottant l'index et le pouce:
— A-t-elle beaucoup... de religion? —

Pierre LAGARGUILLE.

COURRIER DE PROVINCE

Les livres sont rares en province. Ce n'est guère qu'une fois ou deux l'an qu'on voit paraître un volume du crû: encore ne vaut-il pas trop qu'on en parle. — Non qu'il ne puisse se rencontrer à Lyon des hommes de talent, mais les lettres trouvent dans notre ville peu d'en-

couragement; — aussi personne n'est-il tenté de consacrer son temps et son intelligence à une chose aussi médiocrement goûtée.

Cependant M. Francis Linossier, rédacteur du *Salut public*, s'est hasardé à publier un livre de quatre cents pages qu'il a intitulé: *Bluettes et Croquis lyonnais*.

Nos lecteurs connaissent de nom au moins M. Linossier. Il a été tort maltraité jadis par le *Journal de Guignol* envers qui le *Salut public* s'était conduit comme de coutume d'une assez misérable façon. Le *Journal de Guignol* qui n'était point tendre et avait le bec solide, sut rendre coup pour coup même un peu plus, — et le hasard voulut que M. Linossier empoçât la meilleure part des horions, — quoiqu'il fût peut-être le plus inoffensif des rédacteurs de la principale feuille d'annonces de notre ville. Seulement il portait et il porte encore une décoration cocasse, — et il y avait de quoi rire. — M. Linossier, en effet, n'a point l'âme méchante, je crois même qu'il a bon cœur; — aussi serait-ce un véritable plaisir pour moi de faire l'éloge de son livre. Malheureusement je ne puis: ce livre, je le dis bien vite, est rempli de choses honnêtes et de bons sentiments, — mais il manque d'esprit et de style.

La première partie se compose de quelques articles dépareillés, publiés déjà dans divers journaux: *Madame va aux eaux, la Promenade de Bellecour, les Enfants de Bellecour, Parisiens et Provinciaux*.

Ce dernier sujet notamment aurait pu prêter à une bonne satire, mais notre confrère s'y est montré un peu mou. Entr'autres méchancetés il parle d'un domestique parisien qui prononçait *colidor* pour *corridor*. — Vous voyez, ça n'est pas neuf, et ça manque de trait.

Il y a aussi un proverbe intitulé: *Trop gratter cuit, trop parler nuit*. Le titre n'est point laid, — seulement la pièce ne l'explique que de la façon suivante:

Jules sourit avec embarras et se gratte le front.
Madame de Bénévent. — Prenez garde, *trop gratter cuit*.

Jules (à part). — *Trop parler nuit*.
C'est insuffisant, et il aurait fallu trouver autre chose.

Enfin, le gros morceau de l'ouvrage, est une petite histoire à l'usage des enfants intitulée: *Jean-le-Tisseur*.

On trouve là dedans un canut du nom de Jean qui, pendant le siège de Lyon, sauve de la guillotine ou plutôt de la mitraille toute la famille du marquis de St-Etienne.

Pendant ce sauvetage, il s'éprend de la fille du marquis.

Une douzaine d'années plus tard, Jean qui a pris du service sous Napoléon, après s'être battu comme un diable devient général et baron. Lorsqu'il se croit suffisamment galonné, il va demander au marquis la main de sa fille; — le marquis fait des difficultés malgré une lettre de recommandation très-chaude de Napoléon I^{er}. Alors Jean-le-Tisseur sauve une seconde fois la vie au fils du marquis de St-Etienne, compromis dans une conspiration bourbonnienne. Cette fois le marquis n'hésite plus, il consent à accepter pour gendre Jean-le-Tisseur, dont la sœur se marie avec le jeune marquis de St-Etienne. Quelque temps après cette double noce, les quatre époux vont faire un pèlerinage à Fourvières pour remercier la sainte Vierge d'avoir conduit à bien toutes leurs affaires. En chemin, ils rencontrent un mendiant; ce mendiant n'est autre qu'un mauvais garnement du nom de Tremplin qui jadis leur avait joué des tours pendables. A la vue de ce misérable, tous s'écrient: — Dieu est juste! et la femme du général prenant la bourse de son mari, fait tomber une *pluie d'or* (sic) dans le chapeau de Tremplin qui n'en revient pas.

De quoi il résulte que le vice est puni et la vertu récompensée.

Il est impossible, on le voit, d'être plus moral et de professer des opinions plus honnêtes.

C'est donc, encore une fois, un chagrin réel pour moi de mettre une sourdine à mes louanges, car je ne saurais trop le dire, — ce M. Linossier me paraît être une bonne nature.

Wilhelm GIRL.

A TRAVERS LA SEMAINE

Un habitant d'Oullins du nom de Bal-Sollier après avoir été condamné par le tribunal correctionnel de Lyon à trois mois de prison pour vol, vient d'être reconnu victime d'une erreur judiciaire.

Un arrêt de la cour de Grenoble a cassé la décision des premiers juges et proclamé l'innocence de Bal-Sollier.

L'avocat-général lui a même fait des compliments.

Jusque là très bien: seulement la réparation est-elle suffisante? Nous ne le croyons point.

Cet homme qui a subi, sinon toute, du moins une partie de sa peine, a évidemment souffert indépendamment du préjudice moral, un préjudice matériel.

Les compliments de l'avocat général sont pour le préjudice moral, mais le préjudice matériel?

Mais le temps perdu, mais les dépenses du procès, mais le métier interrompu, que sais-je encore.

Evidemment cela demande de l'argent, — seulement où le prendre?

Alphonse Karr, je crois, avait jadis proposé un moyen: c'était de créer une caisse avec le produit des amendes prononcées par les tribunaux.

Le moyen était bon, et on a eu tort de ne pas le suivre: rien qu'avec les amendes pour délits de presse, on aurait plusieurs millions.

Bal-Sollier n'en demanderait pas tant.

Sans doute il est agréable de s'entendre faire des compliments par le ministère public qui n'est pas coutumier du fait, — mais, encore un coup, cela n'est pas suffisant.

Le prince Impérial est revenu de voyage.

Les journaux nous ont appris qu'il n'a pas eu le mal de mer, que le petit Conneau l'a eu, dame!

qu'il n'a pas voulu peler ses pommes, qu'il a rapporté de son voyage un crucifix sculpté par un vieux soldat, plus un nid de pinsons.

Le jeune prince a donné deux louis, sans doute pour payer la contravention qu'a encourue le jeune destructeur de nids d'oiseaux.

Allons tant mieux, tant mieux, maintenant, parlons d'autre chose.

Connaissez-vous le général Raaslof! Non n'est-ce pas?

Il paraît que ce brave général est venu à Paris pour faire quelque chose; on n'a jamais su quoi: d'où une grande abondance de copie pour les journaux politiques.

Rien n'est agréable comme de ne pas savoir ce que vient faire un personnage quelconque, car cela fournit l'occasion de remplir des colonnes en petit texte sur ce qu'il pourrait faire.

Si le *Moniteur* eût été adroit, il eut imprimé tout simplement ceci: — « Le général Raaslof est venu à Paris afin d'assister à la 197^e représentation de *l'Œil crevé*. »

Cette manière d'agir eût évité des commentaires de nature à jeter le trouble dans les esprits naïfs qui croient encore aux renseignements des journaux politiques.

L'autre jour un trouper revenant du Grand-Camp avec son régiment, s'est élancé sur le parapet du pont Morand, et de là dans le Rhône.

Des gens bien informés attribuent cet acte de désespoir à l'incertitude dans laquelle il était plongé, touchant le voyage du général Raaslof.

Quand je vous disais!

JACQUES DANIEL.

INDISCRETIONS LYONNAISES

L'Amphithéâtre

(Scènes de la Mort privée.)

1^{er} cadavre. — Ciel!.. mon pied... on m'a pris mon pied! — Qui est-ce qui a vu mon pied?

2^e cadavre. — Bon Dieu! voisin, ne criez pas si fort, c'est inconvenant; — votre pied!.. a-t-on jamais vu un aussi naïf: réclamer son pied! c'est comme si un aveugle demandait ses lunettes. — et tenez, votre pied, ce petit carabin blond là bas est justement en train de le disséquer.

1^{er} cadavre. — Le disséquer!.. je suffoque!.. mais c'est révoltant: de quel droit ce patoquet entre-t-il ainsi dans mes oignons privés.

2^e cadavre. — Là, là, ne vous emportez pas, ce sont de petites misères d'outre-tombe qu'il faut se résigner à subir: le code mortuaire manque absolument d'« article 11 »; — moi qui vous parle, cher monsieur, il ne me reste plus que le tronc, et encore il est hypothéqué!

Un étudiant achevant la dissection d'une tête. — Avec satisfaction: — Ouf! voilà mon crâne fini, il est gentil hein!... Tiens, une idée, je le peindrai en bleu et j'en ferai un pot à tabac, ce sera original; — quel e bonne blague humaine! — oui, je scierai le vertex: ça fera le couvercle.

2^e étudiant. — Veinard! tu as toujours des sujets idéals, toi; — je suis bien fâché d'avoir entamé cette jambe, elle manque d'intérêt: point de galbe, et tu sais si je suis puriste en plastique.. — à propos de plastique, tu as vu *Roméo*, que dis-tu du page?

1^{er} étudiant. — Eh! mais, c'est une page que j'aimerais assez à.. feuilleter.

Un cadavre austère. — P... ppolisson!

Chœur de vers sur une cheville rongée. — Frère Alexandrin, ne vois-tu rien à l'horizon?

Alexandrin, monté sur un tibia décharné. — Mes frères, aux environs de la rotule prochaine, j'aperçois un terrain fertile et inhabité.

Le chœur de vers. — Fuyons alors cette cheville trop maigre... le carême est passé; dirigeons-nous vers cette rotule de cognac: nous ferons gras.

Alexandrin, avec enthousiasme. — Oh! oui, très-gras, gras... double!

Le chœur de vers, avec indignation. — Alexandrin sans pudeur, vous aurez deux pieds supprimés et vous serez privé de dessert pendant huit cadavres, en punition de calembour cynique; au second que vous commetrez, nous vous exilons dans une tragédie de M. Ponsard (*l'horreur se peint à la surface d'Alexandrin*) — Vous avez failli compromettre la dignité de la corporation.

A ce moment, deux rayons de soleil, un blanc et un jaune s'arrêtent au vitrage de l'Amphithéâtre.

Le rayon jaune. — Entre donc: tu me présenteras.

Le rayon blanc. — Entre toi-même, je n'ose pas.

Le rayon jaune. — Poltron, va! (il pénètre à l'intérieur); — avec épouvante: — Ah!.. (il s'éclipse).

Le rayon blanc. — Qui est-ce qui lui prend? Entrons voir. (Il se glisse par une fissure et tombe asphyxié dans les narines d'un cadavre ouvert.)

Le gardien de l'Amphithéâtre, avec mélancolie. — Dieu! que les affaires vont mal... Une huitaine de tables vides, quelle dizette de cadavres: — voilà l'été, la mort-saison; ah! tout n'est pas rose dans la profession de gardien, elle a aussi ses revers.

Un cadavre féminin. — Il faut que je demande à changer de voisins, ceux-ci sont infects; — quelles formes!.. ignoble, ignoble! — décidément l'Apollon du Belvédère n'a pas fait école.

Un cadavre masculin. — Il faut que je demande à changer de voisine; quelles formes!.. ignoble, ignoble! ce n'est pas une femme ça, c'est un jeu d'osselets; — les peintres ont de riches imaginations pour brosser des Vénus avec les modèles modernes.

Un ver galant. — Vous êtes dur, jeune homme, vous jugez trop promptement Madame, sur ses apparences.

Le cadavre féminin. — Mais... je ne me trompe pas, c'est bien ce petit crevé d'Anatole que j'ai mis sur la paille... oh! en nombreuse compagnie.

Le cadavre masculin. — Est-ce une illusion! — Bast! la mort n'en laisse pas, — c'est bien là cette crevette d'Amanda qui a dévoré le foin de mes bottes.

Le cadavre féminin. — Tu étais du repas, mon petit... Ou les change de tables.

Chœur de dalles mal lavées. — Les gouttelettes de sang tombent, tombent sans émouvoir nos froides entrailles, — ces cadavres sont ridiculement sensibles avec leurs larmes rouges, — notre marbre est éternelle-

ment humide: — de l'eau, encore de l'eau, qu'on nous en reverse.

Un interne entrant, une pancarte à la main. — Aux étudiants: — Mes bons, que dites-vous de ça? (Il montre une affiche manuscrite dont voici le fac-similé:)

M. PÉTREQUIN

NE PROFESSERA PAS CETTE ANNÉE SON COURS DE PATHOLOGIE

POUR CAUSE DE

DÉCÈS

1^{er} étudiant. — Charmant, charmant!

2^e étudiant. — Ou lui fait souffrir mille morts à cet infortuné docteur.

L'interne. — Bah! il le rendra bien à ses malades.

1^{er} cadavre. — Aïe, aïe... au secours! on m'enfoncé le scalpel dans l'œil!..

Un larynx d'huissier. — Silence, silence!

2^e cadavre. — Est-il agaçant cet animal avec son œil, tout à l'heure c'était son pied... — on ne peut pas se putréfier en paix avec de pareils braillards.

Un cadavre revenu des choses de l'autre monde. — A qui le dites-vous, collègue, à qui le dites-vous!

Le chœur de vers gémissant. — O rotule fallacieuse, rotule décevante, — rien à ronger sur ce genou lisse et luisant comme celui du flûtiste Alritt; — frères, retournons au mollet suavement corrompu qui nous vit naître.

Le doyen des vers. — La découverte d'Alexandrin n'était qu'un leurre: punissons-le.

Le chœur de vers. — Oui, vingince vingince!

Le larynx d'huissier. — Silence, silence!

Le doyen des vers. — Supprimons les dix pieds qui lui reste.

Alexandrin. — Vieillard cruel, m'en couper ras dix!

Le chœur des vers féméluques. — Encore!... c'en est trop.. pas de grâce... — Mangeons-le!

Scène de carnage!.. — Cliquetis de tibias à la cantouade.

EMILE ORY

INSTRUCTION SECONDAIRE

DES AUVERGNATS

Grammaire (Suite)

DU NOM ET DU SUBSTANTIF.

Au risque d'être immolé par le ganivet de la Routine sur le golgotha du Progrès, je n'hésite pas un seul instant à rompre carrément en visière avec les gigantesques et traditionnels errements dans lesquels sont tombés, — touchant certaines règles et certaines définitions grammaticales, — les innombrables « puits d'érudition » qui ont traité cette matière avant moi.

C'est ainsi par exemple que depuis Démétrius de Phalère jusqu'à Noël et Chapsal, — en passant par Nicole et par Vaugelas, — tous les grammaticiens et lexicographes sans exception ont énoncé que le *Nom* et le *Substantif* n'étaient qu'un seul et même mot, — tout comme la courge et le potiron ne sont qu'un seul et même cucurbitacé; — or c'est là, chers Auverpins de mon cœur, une erreur, *di primo cartello*, que je vais m'empreser de détruire incontinent sous vos yeux, à l'aide de la pierre divine de Sampsò de la Logique et de la benzine Colas du Raisonnement.

N bougeons plus.

Le *Substantif*, — au dire de ces grammaticulaires eux-mêmes, — représente simplement quelqu'un ou quelque chose.

Le *Nom*, — toujours au dire desdits grammaticulaires, — désigne nommément les êtres et les personnes.

Il est donc bien évident qu'autre chose est un *nom*, — autre chose est un *substantif*.

EXEMPLE

Si je dis: « Le député de mon arrondissement représente mal ses mandataires: » on reconnaîtra tout de suite que ledit député est un *substantif* puisqu'il représente quelqu'un, mais comme je ne nomme personne et que

l'on ignore de quel arrondissement je suis, je n'ai nullement à craindre d'être poursuivi comme diffamateur. Mais si j'ose dire: « M. de la Clotura, député de mon arrondissement, représente mal, etc. » — je cloue alors un nom sur le substantif et je tombe immédiatement, par ce seul fait, sous le coup du trop fameux art. 11.

On voit donc bien qu'il existe au moins, — entre un nom et un substantif, la même différence qu'entre une enseigne et une auberge; or auberge et enseigne n'ont jamais été, que je sache, une seule et même chose.

Je pense lecteurs qu'il est inutile d'insister plus longtemps là dessus.

NOTA.— Les maréchaux, les généraux, les préfets, etc. en un mot tous les fonctionnaires d'une certaine importance, sont des substantifs, attendu qu'ils représentent tous, plus ou moins bien, grâce au frais de représentation que l'Etat leur alloue à cet effet.

A propos de maréchaux et de généraux, voici une définition très-pittoresque du substantif; je l'emprunte au riche répertoire des *militaria*; peut-être connaissez-vous déjà la chose, lecteurs, mais ma *grammaire* prend sans façon son bien partout où elle le trouve.

— Fusilier Saccacrou, savez-vous ce que c'est qu'un *sustanpif* ?

— Chargent, que je l'ignore unanimement.

— Sachez donc, âne bête, qu'un *sustanpif*, il est tout ce qu'on voit et qu'on touche, — comme qui dirait par exemple, — un *livre*, un *arbre*, une *maison*; — pour lors, dans cette phrase: « le charbon, il brûle », où qu'est le *sustanpif* ?

— C'est charbon, sargent, c'est charbon.

— Mais, triple bête, puisqu'il brûle, on ne peut pas le toucher; — sachez donc que dans cette phrase: « le charbon, il brûle », le *sustanpif*, c'est les pincettes, animal bête!

Il y a deux sortes de substantifs, les substantifs communs et les substantifs propres.

EXEMPLES

Water-closets, *cabinet*, sont des substantifs communs. *Amour* et *Thé* sont des substantifs propres; — puisqu'on dit toujours *amour propre* et *propre thé*.

Il y a de même, deux sortes de noms, — les noms communs et les noms propres.

EXEMPLES

Dupont, *Durand*, *Martin* sont des noms communs et vulgaires.

Cuba, *Cacao*, *Cu cheval* sont des noms propres.

On appelle substantifs composés les substantifs composés de plusieurs mots.

EXEMPLES

Petit-crevé, *petite-dame* sont des substantifs composés, c'est-à-dire, en d'autres termes, que les *petites-dames* et les *petits-crevés* se composent généralement de plusieurs substantifs qu'on appelle: *fard*, *postiches*, etc.

Paté de foie de gras et *plumpudding* sont des substantifs substantiels.

DU GENRE

Le genre est la propriété qu'ont les substantifs (ils ont rudement de chance les substantifs d'avoir des propriétés) de représenter les sexes.

Il y a trois genres: le masculin pour les mâles, le féminin pour les femelles et l'auverpin pour les auvergnats.

La réunion de ces trois genres en forme un, général, que l'on appelle le genre humain.

DU NOMBRE

Il y a deux nombres: le singulier et le pluriel.

Le singulier désigne un seul objet: une nêfle, un navet.

Le pluriel désigne plusieurs objets: des nêfles! des navets!

FORMATION DU PLURIEL

Pour former le pluriel, il suffit, en règle générale d'ajouter une S au singulier.

EXEMPLE

Femme, — c'est singulier, n'est-ce pas, eh! bien, ajoutez simplement une grosse S et vous aurez tout de suite le pluriel; — c'est singulier, mais c'est comme ça.

S. STRABAN.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre Impérial. — Encore quelques jours et le grand-théâtre va, pour quatre mois fermer ses portes au public. Arrivé au terme de la route, il est toujours bon de jeter un coup d'œil en arrière pour se rendre compte du chemin parcouru. Examinons donc rapidement quels ont été les résultats de la campagne lyrique qui va finir, et voyons si la Direction a bien ou mal mérité, cette année, la confiance des Lyonnais.

Dès l'ouverture de la saison, au mois de septembre dernier, et aux premières auditions de la troupe, il était facile de prévoir que les représentations, aussi bien celles de grand-opéra que celles d'opéra-comique, n'auraient rien de brillant ni d'attrayant, rien de bien capable d'exciter l'admiration ou l'enthousiasme. On nous a présenté une série de sujets, les uns médiocres, les autres passables, peu de bons, mais rien de saillant, aucun mérite réel suffisant pour attirer la foule. — En face de l'indifférence manifeste du public, M. D'Herblay comprenant les dangers de la situation, se hâta d'engager Mme Meillet, comme extra et par contre, la forte chanteuse falcon engagée tout d'abord, dut échouer. En même temps M. Delabranche, qui a réussi mieux qu'on ne s'y attendait, fit son apparition. Il a suffi du talent de Mme Meillet pour donner un peu de vie à notre première scène et c'est uniquement à cette artiste que sont dues les bonnes recettes. Or, remarquez ce qu'il est advenu: nous avons passé l'année entière à entendre seulement *L'Africaine* et les *Huguenots* qui ont été la base d'opérations de la Direction. Je laisse à dessein de côté *Roméo et Juliette*, arrivé trop tard, et qui a été simplement une preuve de bon vouloir de M. D'Herblay, car il avait encore avec *L'Africaine* cinq ou six soirées assurées, nombre égal aux représentations de l'opéra de M. Gounod. Je ne parle pas de deux assez bonnes représentations du *Trouvère*, et je compte pour rien les quelques jours où l'on a massacré *Charles VI*, *la Muette*, *la Favorite* ou *Lucie*, nous avons eu aussi *la Juive* jouée trois ou quatre fois pour la plus grande gloire de M. Juillia, le ténor avec lequel on devait compter, comme disaient les grands journaux, mais qui n'a que ce seul rôle dans le gosier.

Ainsi pour le grand-opéra, deux ouvrages: *L'Africaine* et les *Huguenots*, chantés à satiété, avec ou sans chassepots. Je pense que nous avons pour quelque temps de ces deux chefs-d'œuvre, et il nous faudra bien au moins un an pour digérer ces deux bons plats, excellents, je le veux bien, mais les mets les plus délicats fatiguent à la longue.

Tandis que ces deux morceaux de choix nous étaient servis, que faisait la troupe d'opéra-comique? Elle repassait à peu près tout le répertoire sans pouvoir obtenir une ombre de succès, je ne dis pas suivi, mais seulement de quelques représentations. Je défie qu'on me cite une seule œuvre jouée convenablement et entendue avec plaisir. Sans exagérer, je suppose qu'il y a eu au moins vingt reprises de l'ancien répertoire, et je ne crois pas qu'une seule ait tenu l'affiche plus de cinq fois, et encore les recettes étaient-elles à peu près nulles pendant ces soirées; quelques opéras ont eu une seule et unique représentation. On a monté deux ouvrages: *Mignon* et *Robinson Crusôé*. Eh bien! à mon appréciation, *Mignon* aurait dû être représenté au moins vingt fois à Lyon, et être un des succès de cette année; au contraire, l'opéra de M. Ambroise Thomas a passé au milieu de l'indifférence du public, auquel il n'a pas été d'apprécier cette délicieuse musique, faute d'une mau-

vaise interprétation. Quant à *Robinson Crusôé*, il n'était pas né viable, ni à Paris, ni ailleurs. Inutile, je crois, d'insister sur le petit acte de M. Pichoz, *Dans les Gardes françaises*, essai malheureux de décentralisation musicale.

Un autre essai un peu moins malheureux a été le ballet de M. E. Guimet, *l'OEuf blanc et l'OEuf rouge*, qu'on a réussi à jouer six ou sept fois. Gardons nous bien de revenir sur les autres ballets donnés au Grand-Théâtre et montés avec trop de prodigalité par M. Vincent, dont le succès est loin de couronner les efforts et la bonne volonté.

En résumé, la troupe de grand-opéra nous a offert pendant les huit mois de la saison théâtrale: deux ouvrages.

La troupe d'opéra-comique: zéro.

Voilà le bilan,

J'engage les amateurs qui trouveront cette appréciation de la *Marionnette* un peu sévère, à y réfléchir, et ils trouveront sans peine que nous sommes dans le vrai et que c'est le seul résultat appréciable de la saison lyrique finissant le 1^{er} mai 1868.

Le concert annuel de M. J. Luigini, qui avait lieu ordinairement dans la salle du Grand-Théâtre, se donnera cette année à l'Alcazar, le dimanche 3 mai. Le programme de notre chef d'orchestre est certes attrayant, la musique classique, interprétée et implantée à Paris aux concerts Pasdeloup, en fera en grande partie les frais, et nous entendrons pour la dernière fois le duo de l'acte et le grand morceau du 3^e acte de *L'Africaine* par Mme Meillet et M. Delabranche. La *Fanfare Lyonnaise* ne manquera pas d'apporter son concours à son Directeur, et le jeune Alexandre Luigini nous donnera la primeur d'un talent dont on dit le plus grand bien. Il est bien permis d'espérer qu'avec les éléments dont dispose M. Luigini, l'exécution répondra à l'attente générale, et que le dernier concert de cette année sera probablement le plus brillant sous tous les rapports

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

X.... Avocat. — Nous accepterons avec plaisir vot recoup de bêche, mais souvenez-vous qu'au printemps il faut du fruit nouveau. En considérant où votre *cas niche*, nous trouvons qu'il est loin d'être *cas récent*.

Jean-Dodu. — Nous serions tentés de prendre la chose au sérieux.

Pauvre Canette. — Pauvre amie, tu n'es pas seule et c'est là le plus désolent, ne te désespères pas; — vous êtes tous jeunes; réunissez vous, un seul foyer pour tous, la même table, la même bourse et quelques amis aidant, vous verrez encore de beaux jours. L'herbe re,ousse toujours sous la faux. — Il ira vous voir.

Jucundus. — Hé bien, mon petit, tu as de la chance; si la joie te donne un petit brin de folie, je t'engage à venir me voir, je te mettrai en rapport avec de pauvres gones dont la vue changera ta folie en sagesse: si t'as quèque chose dans l'estomac.

Un mystifié. — Il faut que tu sois diantrement stouffide. Vieille et laide? double raison pour te sortir de là bien vite, et si au lieu de faire le sournois tu m'avais consulté tu ne serais pas cramponné comme tu l'es, triple nigaud.

Un voyou. — Sûr vous n'êtes pas aussi méchant que vous en avez l'air. Je suppose que les belles dont vous voulez parler sont les bouteilles que vous avez vidées dans un des sales bouges où trop souvent vous dévorez votre journée et, si au contraire le fait est vrai, prenez garde! ces amusements mènent tout droit à Cayenne. — Mauvais farceur ou impudent coquin, choisissez, je ne comprends pas votre but, — et la mère?

Une dupe patriotique. — Mexicains et autres sont bien bas: — prends patience, il n'y a rien de mieux à faire. Tu es à plaindre et tu n'es pas la seule. Les tripoteurs qui ont encaissé les pots de vin sont les premiers à nous traiter d'imbéciles ou d'avidés préteurs; c'est le monde renversé. Je te le répète, patience, avant peu, tout cela sera décidé.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.